LA SALLE À MANGER DE L'AGRICULTURE

UN EXPOSITION RÉALISÉ LE VENDREDI 26 FÉVRIER 2010
AU MUSÉE DE LA CHASSE ET DE LA NATURE (PARIS 11E)
PAR LAETITIA HAMCHI
AVEC CLAUDE D'ANTHENAISE
CONSERVATRICE EN CHEF DU MUSÉE DE LA CHASSE ET DE LA NATURE

PHOTOGRAPHIES RÉMY ARTIGES

Le Salon de l'agriculture a ouvert ses portes. L'affiche pour le Salon? Le museau en gros plan d'une sympathique vache, avec le slogan: *« Au plus près des terroirs. »* Sur le même registre, des affiches publicitaires vantent: *« le lot de l'Oquerette, le savoir-faire de Greg »* pour vendre un fromage industriel (Bresse Bleu) ou, plus ravivant encore, une verte prairie et une *« ferm de rotu-rel »* (Fleury Michon) pour vendre du jambon. L'élevage industriel des porcs? vous n'en verrez pas les images — bon appétit! Chacun semble s'accommoder de ces images pacifiées d'animaux. Ou presque. Au musée de la Chasse et de la Nature, l'exposition de photographies de Rémy Artiges sur le Salon de l'agriculture est accompagnée du texte suivant, signé Claude d'Anthenaise: *«Décidément, l'agriculture se fait belle pour entrer au Salon. Car, on est bien ici dans le domaine de la représentation. Le réalisme n'est pas de mise dans cette liturgie profane. […] C'est un fait, le vert des prairies fait vendre et la nostalgie du terroir sert de faire-valoir à l'agroalimentaire. Au Salon, les images de la nature s'arrêtent tout ce qui ne serait pas photogénique. Figées dans un décor printemps qui exclut la disgrâce des pyllènes ou des hangars, elles relèvent d'une pure invention du paysage. Les visiteurs du Salon assurment le rôle de dupe, comme ces courtisanes enthousiastes qui choisissaient d'être bernés par les paysages peints, pendus sur le passage de la tarrière pour masquer la détérieur des campagnes.»* C'est ce texte qui a donné envie au *Tigre* de poursuivre la discussion.

Avec-vous l'impression d'une surenchère récente dans la représentation par le Salon de l'agriculture d'une nature aseptisée?

Oui, tout à fait: il y a une dizaine d'années, le Salon était avant tout un salon professionnel alors que le site internet avoo dit par la négative, *«un Salon grand public qui demeure une rencontre privilégiée entre professionnels de toutes les filières agricoles.* Il y a actuellement une surenchère des techniques publicitaires. Les animaux sont de plus en plus lustrés. La photo qui ouvre le série de Rémy Artiges est révélatrice: on ne sait si le cheval dont on aperçoit la croupe va au salon de coiffure ou si on est en train de le gonfler à l'hélium. En tout cas, on est bien loin des techniques d'élevage. Tout cela pour fabriquer une image acceptable par le public, «cosmétique». Et effectivement, il y a une stratégie d'évitement, je me souviens qu'à l'heure du salon, le métro sentait la vache en revenant de la porte de Versailles…

Ce qui n'est plus le cas — enfin bon… je ne prends peut-être plus la même ligne…

D'où l'évolution du Salon de l'agriculture, qui devient Salon de l'image de l'agriculture…

Quelle est l'image du monde agricole aujourd'hui? Justement, il n'y a plus d'image — ou une image complètement brouillée, comme si elle résultait d'une superposition de profils contradictoires. On a longtemps collé au monde agricole l'image naturante de garant des traditions et de gardien des paysages: labourage et pâturage. Depuis longtemps déjà c'est une utopie, plus ou moins bien acceptée. Des courants d'opinion très critiques sont apparus dès le xxe siècle: *La Terre de Zola* donnait par exemple une image sordide de la campagne, aux antipodes de ce que véhiculait la littérature bien pensante. Aujourd'hui, bien peu d'écrivains traitent de l'harmonie du paysan avec la nature… Et si les films de Raymond Depardon ne sont pas totalement étrangers à la nostalgie, ils ne donnent pas une vision très positive du monde rural. De toutes parts, il y a une remise en cause. Ce sont peut-être les agriculteurs qui ont d'ailleurs le plus efficacement contesté l'étiquette de la tradition qu'on leur avait collée au dos. Ils ont voulu se défaire de cet habit passéiste et ont revendiqué le statut moderne d'entrepreneurs et de techniciens. Mais cela ne fait pas l'affaire des industries agroalimentaires qui savent bien que rien ne vaut la saveur du terroir pour faire vendre. Comment assurer la cohérence de ces deux images? Le Salon a opté pour une surenchère dans l'évocation bucolique: «Le bonheur est dans le pré.» La fiction est grosse, et usée.

Une fiscile que montrent les photographies de Rémy Artiges…

Oui, c'est précisément le talent de Rémy Artiges de débusquer les artifices de cette construction. En photographiant les décors fauxnaturels champêtres plaqués sur les murs de parquins, il exprime le malaise du monde agricole, le déracinrd du travailleur de la terre. Tel-ci n'est plus à l'aise dans le costume de velours élimé qu'on lui fait porter pour l'occasion: le déguisement du paysan. La distance est désormais inconciliable entre le modèle et le portrait. Un trop grand écart s'est créé entre ce qu'on essaie de vendre, ce sur quoi on s'appuie, et la façon dont le public le perçoit: L'utopie de la naturalité n'opère plus. C'est précisément cela qui n'est pas sans risque: quand on cesse de croire aux représentations comme ça, il faut passer par autre chose.

Mais les visiteurs du Salon le voient-ils vraiment, ces fluides? Vous avez raison: les visiteurs du Salon veulent y croire encore. Cela relève de l'acte de foi. Ils acceptent de prendre cette image de la campagne pour la campagne elle-même.

Dans quelle mesure ont-ils besoin de cette construction de la nature?

La nostalgie de la nature est un fruit de l'urbanisation. L'éloignement permet l'idéalisation. Les gens en vilie ont un rapport très abstrait avec la nature. Et quand ils y sont vraiment confrontés, elle leur paraît souvent inacceptable. On m'a raconté l'histoire d'enfants qui, allant pique-niquer en forêt, sont épouvantés de voir qu'il y a des fourmis qui se promènent en liberté… La nature réelle, avec tout ce qu'elle compte de violence, d'incohérence, d'altérité, est insupportable pour nombre d'urbains qui en sont très tels loin. Donc l'image pastorale, standardisée, donnée par la représentation publicitaire, apparaît comme une médiation nécessaire. L'image de la nature est remodelée pour être acceptable, pour correspondre aux standards. Or non: ce n'est pas ça, la nature. Un aspect particulièrement intéressant du Salon se rapporte à la construction de l'image animale. Notre époque a réparti les espèces en catégories étanches: l'animal de production — machine à fabriquer des protéines — auquel on refuse toute dignité, l'animal de compagnie, asservi à de nombreuses contraintes anthropomorphiques (je pense au confinement en ville, aux eaux de toilette pour chiens et autres sinusgrèles), enfin l'animal «sauvage» qui fait l'objet de tous les fantasmes. Finalement, ce dernier ne s'en sort pas si mal, même s'il y a la chasse.

Précisément: vous êtes conservateur du musée de la Chasse et de la Nature. Les chasseurs échappent-ils à cette vision mythifiée de la nature?

Non, mais l'utopie est autre. Un livre de l'ethnologue Sergio Dalla Bernardina, Dans l'utopie de la nature, renvoie dos à dos les chasseurs et les écologistes, en montrant par paradoxalement, leurs représentations de la nature ne sont pas opposées. Les chasseurs, pour exercer avec bonne conscience et plaisir leur pratique, ont besoin d'imaginer une nature sauvage, une sorte de lieu primitif où l'on rencontre de vrais animaux — ce qui est de plus en plus rare, puisque maintenant le monde rural est complètement parcellisé, le gibier de chasse est souvent un gibier d'élevage. Et les écologistes, comme la plupart des contemporains, fantasment la nature, notamment l'espace sylvestre, la forêt… qu'ils voient comme un lieu primitif, échappé à la civilisation, alors qu'en fait ce sont parfaits qui, allant pique-niquer en forêt, sont épouvantés de voir qu'il y a des fourmis qui se promènent en liberté… La nature réelle, avec tout ce qu'elle compte de violence, d'incohérence, d'altérité, est insupportable pour nombre d'urbains qui en sont très tels loin. Donc l'image pastorale, standardisée, donnée par la représentation publicitaire, apparaît comme une médiation nécessaire. L'image de la nature est remodelée pour être acceptable, pour correspondre aux standards. Or non: ce n'est pas ça, la nature. Un aspect particulièrement intéressant du Salon se rapporte à la construction de l'image animale. Notre époque a réparti les espèces en catégories étanches: l'animal de production — machine à fabriquer des protéines — auquel on refuse toute dignité, l'animal de compagnie, asservi à de nombreuses contraintes anthropomorphiques (je pense au confinement en ville, aux eaux de toilette pour chiens et autres sinusgrèles), enfin l'animal «sauvage» qui fait l'objet de tous les fantasmes. Finalement, ce dernier ne s'en sort pas si mal, même s'il y a la chasse.

Précisément: vous êtes conservateur du musée de la Chasse et de la Nature. Les chasseurs échappent-ils à cette vision mythifiée de la nature?

Non, mais l'utopie est autre. Un livre de l'ethnologue Sergio Dalla Bernardina, Dans l'utopie de la nature, renvoie dos à dos les chasseurs et les écologistes, en montrant par paradoxalement, leurs représentations de la nature ne sont pas opposées. Les chasseurs, pour exercer avec bonne conscience et plaisir leur pratique, ont besoin d'imaginer une nature sauvage, une sorte de lieu primitif où l'on rencontre de vrais animaux — ce qui est de plus en plus rare, puisque maintenant le monde rural est complètement parcellisé, le gibier de chasse est souvent un gibier d'élevage. Et les écologistes, comme la plupart des prédateurs très limitée sur le gibier. Mais elle est rejetée de manière virulente, sous le prétexte subjectif que «c'est cruel».

Car l'agriculture tue, et de façon cruelle, elle aussi…

Précisément, et c'est pourquoi les positions anti-chasse sont absurdes: elles abordent un problème extrêmement marginal face à l'exploitation de l'animal dans le monde agricole, dans des formes d'élevage qui sont indignes. Le discours sur la souffrance animale est hasardeux: car que sait-on vraiment à ce sujet? Dans l'opinion majoritaire des contemporains, la douleur est fondée de son caractère spectaculaire! On fait des gradations de douleur: ainsi, le bébé phoque qui saigne dans la neige souffre plus que la vache dans l'abattoir. Le cerf que l'on chasse souffre plus que la poule élevée en batterie. Pour ma part, je serais bien incapable de dire cela.

N'est-ce pas là quelque chose de très récent, et symptomatique de notre époque? Un refus de l'idée même de la mort — tout un chacun, hormis quelques rares végétariens, continuant à manger de la viande?

Oh a pu dire que la chasse est l'un des derniers endroits de la civilisation contemporaine où la mort s'exerce en public. La mort est taboue de nos jours. Elle ne fait plus partie du spectacle de la vie quotidienne: on meurt dans les coulisses. À la chasse, elle est ritualisée, elle se donne à voir: et, au fond, c'est cela qui la rend insupportable.

Pourquoi y a-t-il si peu de discours sur la question, hormis «la chasse c'est mal»? On a l'impression que l'animal est un débat illadé…

Le problème des chasseurs est peut-être de n'avoir pas su intellectualiser leur pratique. Il se fait pas que le duse trop parce que le suis quand même entouré de chasseurs… Ils ont un peu loupé le coche. Des malsons comme la nôtre ont cette vocation, celle de lieu de rencontre et d'échange pour pacifier le débat.

Pour revenir sur la question de la mort: l'avais été stupéfaite, en 2007, par le traitement médiatique du documentaire de Nicolas Geyrhalter, *Notre pain quotidien*, sur l'industrie agroalimentaire…

C'est là qu'il y avait les poussins?

Oui, c'est là qu'on voit les poussins qui tombent vivants, comme des billes, sur un tapis roulant…

Oui, une passage épouvantable. L'animal-chose…

Hormis les commentaires sur la valeur artistique de l'œuvre, l'ensemble des médias était comme médusé. On voyait l'impossibilité d'un discours: «C'est horrible —oui mais…»

«—Oui mais on fait quoi?»

Voyez-vous une issue à ce mouvement inexorable? Pourra-t-on éternellement renvoyer aux à des l'image et le réel?

Sincèrement, je crois que ce serait une telle remise en cause du système que je ne vois pas très optimiste… Je ne suis pas tôt qu'elle se fesait de l'autre côté de la barrière. Peut-être, à mesure que se sont des sociétés post-industrielles, qui devront faire face, de gré ou de force, à d'autres choses — sans vouloir être prophète de malheur. La conceptualisation de la nature pourrait se plus être un problème d'actualité. Une telle mise à distance de l'image de la mort et de la souffrance peut retrouver d'un seul coup, à tout moment.

NOTRE PAIN QUOTIDIEN

Sorti en France en 2007, le documentaire de l'autrichien Nicolas Geyrhalter montre les techniques de l'agriculture intensive européenne, sans aucune voix off, à travers une série de longs plans fixes — chaînes de montage, ouvriers au travail, abattage… La critique fut unanime sur la beauté visuelle des images; et perplexe sur le contenu, comme petitifier de culpabilité. Ainsi Vincent Ostria (*Les Inrockuptibles*): «Ce qu'on voit est à la fois effrayant et révolutionnaire. […] *Le Film* oppose implicitement une contradiction liée à notre survie. *Comment faire puisque c'est grâce à ces immenses usines de produits réputeux ou animaux qu'on peut se nourrir à moindre coût? Revoir à une production à échelle humaine ayant des répercussions conséquentes sur notre porte-monnaie. Mais fois de débat économico-politique.* » Ou encore *Première*, pour qui le documentaire se situe «entre science-fiction et film d'horreur», dont le constat final est: «on se dit que l'on n'a plus faim. Et qu'un *monde où l'horreur économique est ainsi peinture ne peut pas être le nôtre.*» Certains, comme *Télérama*, s'en sortant par une pirouette: «*Terrifiant panorama d'une industrie devenue folle*, Notre pain quotidien nous convie à l'ultime bonheur, un vrai repas de fondrailles.» Dans tous les cas, c'est le déni de la possibilité d'un débat sur le terrain de la politique, de la législation, qui frappe… Il ne reste alors plus qu'à fermer les yeux.

CE OUVRAGE
PHOTOGRAPHIES DE RÉMY ARTIGES
CE OUVRAGE
PHOTOGRAPHIES EXTRAITES
DU DOCUMENTAIRE DE NICOLAS GEYRHALTER,
NOTRE PAIN QUOTIDIEN, 2005
(DISTRIBUTION FRANCE: EXPORTATION)

LES PHOTOGRAPHIES DU SALON DE L'AGRICULTURE DE RÉMY ARTIGES ONT DONNÉ LIEU À UNE EXPOSITION AU MUSÉE DE LA CHASSE ET DE LA NATURE AINSI QU'À DEUX OUVRAGES:
RÉMY ARTIGES, *Nature?*, Gang, 2010.
RÉMY ARTIGES & LAURENCE CROS, *Le Salon de l'agriculture*, (collection Le Photographe), 2010.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES:
Le Chasseur et la Mort, colloque organisé par le Conseil international de la Chasse, La Table Ronde, 2005.
M. & M. PINÇON-CHARLOT, *La Chasse à courre, ses rites et ses enjeux*, Payot, 1993.
SERGIO DALLA BERNARDINA, *L'Utopie de la nature*, Imago, 1996.

À quoi auriens-nous ressemblé sans les vaches? Elles tiendront les prés de leur générère massive et lente. — Frédéric Boyer, *Vaches*, 2008

Au fond de l'étable, une vache rouge. Ils hésitaient l'un devant l'autre, considérant le calendrier, regardant la pendule, attendaient les repas — et l'horaire était toujours le même. — Gustave Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*, 1881